Document généré le 28 mai 2025 06:07

Ciné-Bulles

L'exorcisme
Midsommar d'Ari Aster

Jean-Philippe Gravel

Volume 37, numéro 4, automne 2019

URI : https://id.erudit.org/iderudit/91815ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gravel, J.-P. (2019). Compte rendu de [L'exorcisme / *Midsommar* d'Ari Aster]. *Ciné-Bulles*, *37*(4), 52–52.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Midsommar
d'Ari Aster

L'exorcisme

JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Ari Aster et 2 h 30 de film, voilà qui prêtaient flanc à quelques appréhensions. **Hereditary** (2018), malgré son évidente maîtrise, son regard affirmé et le plébiscite qu'il avait reçu, nous avait plutôt laissés de glace, la seconde heure du film se perdant en travellings empesés, comme une forme en quête de sens. Restait la performance à couper le souffle de Toni Collette, inoubliable en mère endeuillée criant ses quatre vérités à son fils et à son mari lors d'un repas familial plus cauchemardesque que l'imagerie macabre, dont le film n'était pourtant pas avare, pour installer Ari Aster aux côtés de Jordan Peele (**Us**), Robert Eggers (**The Witch** et **The Lighthouse**, à paraître) ou du Darren Aronovski de **Mother!** parmi les auteurs en vue d'un cinéma d'horreur substantiel et renouvelé, ancré dans l'onirisme cauchemardesque, la critique sociale et une maturité psychologique (servie par des rôles à vous définir une carrière d'actrice) persuadée (tout en ramenant le genre dans l'âge adulte) que « l'enfer, c'est les autres ».

Comme pour les titres précédents, l'horreur de **Midsommar**, si abondante en plans traumatiques soit-elle, n'aurait pas autant d'impact sans la phobie sociale, l'insistance sur les difficultés relationnelles et l'imprévisibilité des chocs culturels qui la traversent. En son centre et d'entrée de jeu, la relation mal assortie entre Dani (incroyable Florence Pugh) et Christian (Jack Reynor, en mâle parfaitement velléitaire) s'effrite depuis un an de bourde en bourde. Un incident tragique, qui arrache trois membres de sa famille à Dani, reportera la rupture imminente le temps d'un voyage dans une commune suédoise qui s'apprête à célébrer une fête rituelle n'ayant lieu que tous les 90 ans. En cette mi-août où le soleil se couche à peine, le couple boiteux est aussitôt objet et témoin d'une série de rites et de repas dopés aux hallucinogènes, infusant un climat de solide paranoïa à l'imagerie bucolique des célébrations. Cependant, le fait que les six invités étrangers à la fête s'y trouvent davantage à dessein que comme de simples touristes n'est pas le fruit de l'imagination.

Au fil de ces étranges procédures, le regard tend à s'identifier à celui de Dani, dont la caméra scrute les moindres expressions torturées par le deuil qui la hante. La leçon de Bergman voulant qu'un visage soit le plus fascinant des paysages à capturer est habilement mise en pratique, non sans un humour cruel soulignant la maladresse de la moindre des interactions, du refus, puis de l'acceptation de consommer des « champignons magiques » à l'offrande d'une pointe de gâteau d'anniversaire, en passant par ces métadiscussions où le couple se dispute sur la transparence de ses échanges. Un premier visionnement tend à faire oublier l'attachement toxique de ce personnage à son malheur, jusqu'à la révélation des situations extrêmes par lesquelles ce dernier parvient à s'en affranchir. Et c'est alors la trajectoire des personnages secondaires — en particulier celui de Christian — qui, malgré leurs traits antipathiques, voire leur bêtise, devient un argument de comédie macabre qui fait rire jaune autant que frissonner d'effroi.

Un mot final pour la communauté d'« Hårga », qui est la scène des festivités. À nos yeux depuis longtemps familiarisés, par la culture populaire, en outre le rock de Led Zeppelin et autres groupes faisant leur fonds de commerce d'un imaginaire préchrétien, animiste et ritualisé d'une certaine contre-culture, celle-ci paraît comme la vision, enfin matérialisée à l'écran, d'un monde pourtant déjà étrangement familier, qui patientait depuis **The Wicker Man** de Robert Hardy (1973) à renaître à l'écran et qui, en dépit de ses dangers, semble nous recevoir à bras ouverts comme s'il nous avait attendus pendant 50 ans. Il n'en reste pas moins qu'il sera plus prudent de se tenir, interdit, sur son seuil sans le franchir. S'il s'incarnait ailleurs qu'au cinéma, bien sûr. CB

États-Unis–Suède / 2019 / 147 min

Réal. et scén. Ari Aster **Image** Pawel Pogorzelski **Mus.** The Haxan Cloak **Mont.** Lucian Johnston **Prod.** Patrick Andersson et Tyler Campellone **Int.** Florence Pugh, Jack Reynor, Vilhelm Blomgren, William Jackson Harper, Will Poulter **Dist.** Entract Films